# LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays. J'en ai feuilleté un assez grand nombre que j'ai trouvées également mauvaises. Cet examen ne m'a point été infruetueux. Je haïssais ma patrie. Toutes les impertinences des peuples divers parmi lesquels j'ai vécu m'ont réconcilié avec elle. Quand je n'aurais tiré d'autre bénéfice de mes voyages que celui-là, je n'en regretterais ni les frais ni les fatiguese

Li Cossopolits.

# PRÉFACE DES DEUX PREMIERS CHANTS.

Ce poëme a été en grande partie composé sur les lieux que l'auteur s'est proposé de décrire. Il l'a commencé en Albanie, et ce qui est relatif à l'Espagne et au Portugal est le résultat de ses observations personnelles dans ces pays. Cet avertissement préalable était nécessaire pour établir l'exactitude des descriptions. Les sites qu'on a voulu esquisser appartiennent à l'Espagne, au Portugal, à l'Épire, à l'Acarnanie et à la Grèce. C'est là que pour le moment s'arrête le poème. Selon l'accueil qui lui sera fait, l'auteur verra s'il doit s'aventurer à conduire ses lecteurs jusqu'à la capitale de l'Orient, en passant par l'Ionie et la Phrygie. Ces deux chants ne sont que des ballons d'essai.

On a introduit dans le poëme un personnage imaginaire pour servir de lien commun à toutes les parlies. Toutefois on ne doit pas s'attendre à y trouver beaucoup de régularité. Des amis à l'opinion desquels j'attache le plus haut prix, m'ont fait entendre qu'on pourrait me soupçonner d'avoir eu en vue un caractère réel dans le personnage fictif de Childe-Harold; je proteste formellement et une fois pour toutes contre cette supposition. Harold est l'enfant de l'imagination, créé pour le motif que je viens de dire. Cette idée pourrait avoir jusqu'à un certain point quelque fondement dans certains détails peu importants et d'une nature purement locale; mais dans les points principaux elle n'en a aucun.

Il est presque superflu de dire que j'ai employé l'appellation de Childe dans le sens de Childe Waters, Childe Childers, et comme plus appropriée au rhythme ancien que j'ai adopté. L'adicu qui se trouve au commencement du premier chant m'a été inspiré par l'adieu de lord Maxwel, dans les Poésies écossaises, publiées par M. Scott.

On trouvera peut-être dans la première partie, où il est question de la Péninsule, quelques légers points de coïncidence avec les différents poëmes qu'on a publiés au sujet de l'Espagne; mais ces rapports ne peuvent être qu'accidentels; car, à l'exception de quelquesunes des dernières stances, la totalité de ce poëme a été écrite dans le Levant.

La stance de Spencer, si nous devons en croire l'un de nos poëtes les plus estimés, comporte une très grande variété de tons. Voici comment s'exprime à cet égard le docteur Beattie: — «Il n'y a pas longtemps que j'ai commencé un poëme dans le style et le rhythme de Spencer; je me propose d'y donner libre carrière à ma fantaisie, et d'y être tour à tour plaisant ou pathétique, descriptif ou sentimental, tendre ou satirique, selon que l'envie m'en prendra; car, si je ne me trompe, le rhythme que j'ai adopté admet également tous ces genres de composition. » — Fortifié dans mon opinion par une telle autorité et par l'exemple de quelques-uns des premiers poëtes de l'Italie, je n'essaierai pas de justifier la variété de tons que j'ai cherché à introduire dans mon poëme, convaincu que si je ne réussis pas, la faute en sera à l'exécution plutôt qu'à un plan sanctionné par la mise en pratique de l'Arioste, de Thomson et de Beattie.

Londres, février 1812.

## ADDITION A LA PRÉFACE.

J'ai attendu que la plupart de nos journaux eussent distribué leur portion habituelle de critique. Je n'ai rien à dire contre la justice de la plupart de leurs observations; il me conviendrait mal de me regimber contre leur très légère censure, considérant qu'avec moins d'indulgence ils eussent peut-être été plus vrais; je ne puis donc que leur faire à tous mes remerciements pour leur générosité. Néanmoins il est un point sur lequel je hasarderai une observation. Parmi les objections nombreuses qu'on a élevées avec justice contre la physionomie assez faible du Childe voyageur, que, malgré beaucoup d'insinuations à ce contraires, je soutiens encore être un personnage fictif, on a dit que, outre l'anachronisme, il est très peu chevalier, vu que les temps de la chevalerie étaient une époque

voulais originairement le faire entrer, j'en aurais fait, à quelques exceptions près, un Timon moderne, ou peut-être un Zéluco poétique.

Londres, 1815.

# A IANTHE1.

Ni dans ces climats, patrie privilégiée de la beauté, où j'ai depuis peu porté mes pas errants, ni dans ces visions qui offrent au cœur des charmes qu'il regrette, en soupirant, de n'avoir vus qu'en songe, jamais rien d'aussi beau que toi n'apparut en réalité ou en imagination. Moi, qui t'ai vue, je n'essaierai pas vainement de peindre l'éclat mobile et changeant de tes charmes; mes paroles seraient faibles pour ceux qui ne te voient pas; à ceux qui te contemplent, que diraient-elles?

Ah! puisses-tu être toujours ce que tu es maintenant, et ne point démentir les promesses de ton printemps; conserver, avec des formes aussi belles, un cœur aussi aimant et aussi pur tout ensemble, image sur la terre de l'Amour sans ses ailes, et naïve au-delà de ce que peut imaginer l'Espérance! Ah! sans doute, celle qui maintenant élève avec tant d'amour ta jeunesse, en te regardant briller chaque jour d'un nouvel éclat, voit dans toi l'arc-en-ciel de son avenir, dont les célestes couleurs dissipent toutes les afflictions.

Jeune Péri de l'Occident! c'est un bonheur pour moi que mes années soient le double des tiennes; tranquille, mon regard sans amour peut se fixer sur toi, et contempler sans danger la florissante splendeur de tes beautés. Heureux de ne pas voir un jour leur déclin! plus heureux, lorsque tant de jeunes cœurs saigneront à cause de toi, le mien échappera au destin que réservent tes yeux à ceux qui doivent, plus tard, voir mêler à leur admiration pour toi ces angoisses inséparables des plus doux moments de l'amour!

Oh! ces yeux qui, vifs comme ceux de la gazelle, tour à tour brillants de fierté et beanx de modestie, nous subjuguent par un rapide regard, nous éblouissent en se fixant sur nous, laisse-les parcourir ces pages, et ne refuse pas à

d'amour, d'honneur, etc. Or, la vérité est que le bon vieux temps où florissait l'amour antique était l'époque de la plus grande corruption. Ceux qui auraient quelques doutes à cet égard peuvent consulter Sainte-Palaye en divers endroits de son ouvrage, et surtout à la page 69 du deuxième volume. Les vœux de la chevalerie n'étaient pas mieux gardés que d'autres; les chants des troubadours, beaucoup moins spirituels que ceux d'Ovide, n'étaient guère plus décents. Dans les cours d'amour, parlements d'amour ou de courtoisie et de gentillesse, il y avait beaucoup plus d'amour que de gentillesse ou de courtoisie. Voyez Roland sur le même suiet que Sainte-Palaye. Quels que soient les autres reproches adressés au personnage très peu aimable de Childe-Harold, en ce sens du moins, on peut le considérer comme un parfait chevalier, non pas un chevalier servant, mais un véritable templier. Pour le dire en passant, je crains bien que sir Tristram et sir Lancelot n'aient pas été meilleurs qu'il ne fallait, quoique très poétiques personnages. et vrais chevaliers, sans peur, sinon sans reproches. Si l'histoire de l'institution de la Jarretière n'est pas une fable, les chevaliers de cet ordre ont, pendant plusieurs siècles, porté les couleurs de la comtesse de Salisbury, de peu édifiante mémoire. Voilà pour la chevalerie. Burke a eu tort de regretter que les jours de cette institution fussent passés, bien que Marie-Antoinette fût tout aussi chaste que la plupart de celles en l'honneur desquelles des lances ont été brisées et des chevaliers désarçonnés.

Avant l'époque de Bayard et jusqu'à celle de sir Joseph Banks, les plus chastes et les plus célèbres chevaliers des temps anciens et modernes, peu d'exceptions contredisent cette assertion; et je crois qu'il suffirait de bien peu de recherches pour ne pas regretter les

monstrueuses momeries du moyen âge.

Je laisse maintenant Childe-Harold vivre son temps tel qu'il est. Il cût été plus agréable et certainement plus facile de tracer un caractère aimable; il eût été aisé de colorer ses fautes, de le faire moins parler, et agir davantage; mais tout ce que je m'étais proposé, c'était de montrer, dans sa personne, que la perversion précoce de l'esprit et des mœurs conduit à la satiété des plaisirs passés et au désillusionnement dans les nouveaux, et que, si on en excepte l'ambition, le plus puissant de tous, les stimulants les plus forts, et même le spectacle des beautés de la nature, ne peuvent rien sur une âme ainsi constituée ou plutôt ainsi égarée. Si j'avais continué ce poème, j'aurais de plus en plus assombri les couleurs de mon personnage, car en me conformant au cadre dans lequel je

mes vers ce sourire pour lequel mon cœur soupirerait en vain si jamais je devenais pour toi plus qu'un ami. Accorde-moi cela, jeune fille; ne me demande pas pourquoi, si jeune encore, je t'adresse mes chants; mais permets-moi de joindre un lis sans tache aux fleurs de ma couronne.

C'est ainsi que ton nom se trouve uni à mes vers; et aussi longtemps que des yeux amis accorderont un regard au poëme d'Harold, le nom d'Ianthe, ici consacré, sera lu le premier, le dernier oublié. Quand je ne serai plus, si au souvenir de cet ancien hommage tes doigts de fée s'approchent de la lyre de celui qui salua ta beauté naissante, ce sera pour ma mémoire un prix assez doux : c'est plus sans doute que n'ose réclamer l'Espérance; mais l'Amitié pourrait-elle demander moins?

# LE PELERINAGE DE CHILDE-HAROLD. CHANT PREMIER.

I.

O toi dont la Grèce divinisa la naissance, Muse, fille de l'imagination capricieuse du poële, tant de lyres maladroites ont depuis peu déshonoré ton nom sur la terre, que la mienne n'ose pas t'invoquer sur ta sainte colline; et cependant j'ai erré sur les bords de ta source vantée; j'ai soupiré sur les antiques ruines de Delphes et son autel désert, où l'on n'entend d'autre bruit que le faible murmure de ton onde; ma lyre n'ira point réveiller les neuf Sœurs pour orner un poëme aussi simple, un chant aussi humble que le mien.

11

Jadis en Albion vivait un jeune homme pour qui la vertu était sans attrait; il passait le jour dans les désordres les plus honteux, et affligeait les oreilles de la Nuit des éclats de sa gaieté scandaleuse. S'il faut le dire, c'était un effronté libertin, s'adonnant outre mesure aux orgies et aux profanes ioies; peu d'objets ici-bas avaient le don de lui plaire, à LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD. CH. 1. 280 l'exception des concubines, des compagnies charnelles, des mauvais sujets de haut et bas étage.

III.

Il avait nom Childe-Harold; mais d'où venait ce nom, quel était son lignage, c'est ce qu'il ne me convient pas de dire; il suffit qu'on sache qu'il était d'illustre race, et que ses ancêtres lui avaient légué plus d'un souvenir glorieux; mais il ne faut qu'une tache pour souiller un nom, quelle que soit son illustration antique: ni tout ce que l'art héraldique évoque de la poussière du cercueil, ni la prose fleurie, ni les mensonges d'un vers adulateur, ne peuvent décorer des actions coupables ou sanctifier un crime.

IV

Childe-Harold tourbillonnait gaiement au soleil du jeune âge, comme toute autre mouche aurait pu faire, ne soupconnant même pas qu'avant la fin de sa courte journée il suffirait d'un souffle de l'adversité pour glacer toute sa joie. Mais longtemps avant d'avoir parcouru le tiers de sa course, Childe éprouva pire que l'adversité; il ressentit le dégoût de la satiété: dès lors le séjour de son pays natal lui devint insupportable, et plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

V.

Car il avait parcouru le long labyrinthe du péché, et n'avait point réparé les maux qu'il avait causés; ses soupirs avaient été adressés à plusieurs, bien qu'il n'en aimât qu'une seule; et cette bien-aimée, hélas! ne pouvait jamais lui appartenir! heureuse d'échapper à celui dont les embrassements eussent souillé la chasteté même, qui bientôt eût abandonné ses charmes pour des plaisirs vulgaires, eût gaspillé sa fortune pour soutenir sa prodigalité, et n'eût jamais daigné goûter le calme de la paix domestique.

VI.

Or, Childe-Harold se sentait le cœur affadi, et ne demandait qu'à s'éloigner de ses compagnons de débauche; on dit que parfois une larme était près de lui échapper, mais

l'orgueil venait soudain la glacer dans ses yeux. Il se promenait solitaire, triste et rêveur, résolu de quitter son pays natal et de visiter les climats brûlants par delà les mers. Rassasié de plaisirs, il invoquait presque l'infortune, et pour changer de théâtre, il fût volontiers descendu au séjour des ombres.

#### VII.

Childe-Harold partit du manoir de ses pères; c'était un vaste et vénérable édifice, si vieux qu'il semblait près de s'écrouler; mais ses voûtes massives étaient solides encore. Monastique retraite condamnée aux plus vils usages! dans ce lieu dont la superstition avait fait son repaire, on voyait chanter et sourire des filles de Paphos; les moines eussent pu croire que leur temps était revenu, si les vieilles traditions disent vrai et ne calomnient pas ces saints personnages.

#### VIII.

Parfois, néanmoins, au milieu des plus bruyants transports de sa gaieté, d'étranges angoisses se trahissaient sur le front d'Harold, comme si sa conscience eût été troublée du souvenir de quelque mortelle haine ou de quelque passion déçue; mais c'est ce que tout le monde ignorait, ce que personne ne se souciait de savoir; car son âme n'était pas de celles qui, naïves et sans art, se soulagent en épanchant leur douleur; et, quels que fussent les chagrins qui l'oppressaient, il ne demandait des consolations ni à l'amitié ni aux conseils de personne.

#### IX.

Et nul ne l'aimait de ceux qu'il faisait venir de près et de loin pour les débauches de sa table et de son boudoir, flatteurs au milieu des fêtes, parasites sans cœur à la table du festin. Non, personne ne l'aimait, pas même ses maîtresses; mais la Femme n'a souci que de la pompe et de la puissance, et l'Amour ne se plaît qu'aux lieux où ces biens se rencontrent. L'éclat attire les femmes comme les papillons, et Plutus réussit où échoueraient des séraphins.

Childe-Harold avait une mère; il ne l'avait point oubliée, mais il évita de lui faire ses adieux; il avait une sœur qu'il aimait, mais il ne la vit point avant d'entreprendre son douloureux pèlerinage; s'il avait des amis, il ne prit congé d'aucun d'eux. N'allez pas croire toutefois que son cœur fût d'acier; vous qui sayez ce que c'est que d'affectionner un petit nombre d'objets chéris, vous comprenez que ces adieux-là ne font que briser les cœurs qu'ils voudraient soulager.

### XI.

Sa maison, ses foyers, son héritage, ses domaines, les beautés souriantes qui faisaient ses délices, dont les grands yeux bleus, la blonde chevelure, les mains de neige auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète, et avaient longtemps nourri l'appétit de ses jeunes désirs; sa coupe pleine jusqu'aux bords des vins les plus rares, et tout ce que le luxe peut offrir d'attrayant, il quitta tout cela sans regret, pour franchir l'Océan, parcourir les rives musulmanes et passer l'équateur <sup>2</sup>.

#### XII.

Un vent favorable vint ensier les voiles, comme charmé de l'emporter loin de sa terre natale; il vit les blancs rochers décroître rapidement à ses regards et se confondre bientôt avec leur ceinture d'écume; et alors peut-être il se repentit d'avoir voulu voyager; mais cette pensée silencieuse resta rensermée dans son sein, et pas une plainte n'échappa à ses lèvres pendant qu'autour de lui d'autres se prenaient à gémir et exhalaient aux vents de lâches douleurs.

### XIII.

Mais au moment où le soleil se plongeait dans l'Océan, il saisit sa harpe, dont il savait parfois tirer des mélodies que nul ne lui avait apprises, quand il croyait n'être écouté d'aucune oreille étrangère. Il promena donc ses doigts sur ses cordes sonores pour préluder à ses chants au milieu du sombre crépuscule. Pendant que fuyait le navire aux

Adieu donc, mon pays natal!
Ton rivage à ma vue expire.
Le flot mugit, le vent soupire;
J'entends la mouette au cri fatal.
Ce soleil aux clartés fécondes,
Nous suivons sa trace de feu;
Son char disparaît sous les ondes;
O mon pays natal, adieu!

Demain ses rayons immortels
Rallumeront une autre aurore;
Cieux et mers me riront encore,
Mais non plus les champs paternels.
Solitaire est ma salle antique;
A mon foyer s'assied le deuil;
L'herbe croit sur le mur gothique,
Et mes chiens hurlent sur le seuil.

Mon petit page, approche-toi 3!
Pourquoi ces pleurs sur ton visage?
De ces vagues crains-tu la rage?
Le vent cause-t-il ton effroi?
Bannis des terreurs inutiles;
Le navire est rapide et sûr,
Et nos faucons sont moins agiles
Quand des cieux ils fendent l'azur.

—Non, ces flots ne me font point peur Que me fait le vent qui résonne? Mais que mon seigneur ne s'étonne Si j'ai de la tristesse au cœur \*; Pour vous j'ai quitté mon vieux père, Et ma mère que j'aime tant. Je n'ai d'amis que vous sur terre, Et celui qui là-haut m'entend.

Pour mon père quel triste jour!
Il m'a béni sans plainte amère;
Mais combien va gémir ma mère
Jusqu'au moment de mon retour!
— Mon petit page, allons, silence!
La douleur te sied bien; et moi,
Moi, si j'avais ton innocence,
Va. je pleurerais comme toi 5.

Approche, mon bon serviteur 6; Quelle pâleur est sur ta face! Est-ce la brise qui te glace? Ou l'ennemi te fait-il peur? — Non, non, ce n'est pas l'épouvante, Sir Childe, qui me fait pâlir; Mais je songe à ma femme absente, Et je sens mon cœur défaillir.

Au bord du lac, près du manoir, Habitent mes fils et leur mère. Quand ils demanderont leur père Que répondra-t-elle ce soir? —Bon serviteur, allons, silence! Je ne blàme point tes ennuis; Moi, je vis dans l'indifférence, Et c'est en riant que je fuis.

Maîtresse ou femme, qui voudra En croire des soupirs perfides? Ces beaux yeux bleus de pleurs humides, Une autre main les sèchera. Nul bien que je regrette au monde. Quels périls peuvent m'entourer? Las! ma douleur la plus profonde, C'est de n'avoir rien à pleurer.

Me voilà seul et sans effroi, Océan, sur tes vastes plaines. Vous, humains, que me font vos peines Quand nul ne s'attendrit sur moi? Mon chien qui hurle pour son maître, Un étranger le nourrira; Alors, que je vienne à paraître, Et mon chien me dévorera 7.

Vogue, mon rapide vaisseau!
Fends l'onde! vogue à pleine voile!
Où tu veux porte mon étoile!
Hors le mien, tout pays m'est beau.
Salut, mer! quand loin de tes plages
Je ne verrai plus ton flot bleu,
Recevez-moi, déserts sauvages!
O mon pays natal, adieu!... 8

XIV.

Le vaisseau continue à voler sur les ondes, la terre a disparu; les vents sont violents et les nuits sans sommeil

dans la baie de Biscaye. Quatre jours s'écoulent, et le cinquième, voilà qu'on aperçoit de nouveaux rivages, et la joie renaît dans tous les cœurs; voilà la montagne de Cintra qui se déploie aux regards, voilà le Tage qui se précipite dans l'Océan et lui porte le tribut de ses flots dorés; bientôt les pilotes lusitaniens nous abordent, et le navire s'avance entre des rives fertiles où quelques paysans achèvent la moisson.

XV.

O Christ! c'est plaisir que de voir combien le ciel a fait pour cette terre de délices! Que de fruits embaumés couvrent les arbres! Que d'admirables points de vue se prolongent sur les collines! Mais la main impie de l'homme gâte tous ces dons; et quand le Tout-Puissant saisira son fouet vengeur contre les transgresseurs de ses lois souveraines, son tonnerre allumé par une triple vengeance frappera les hordes dévastatrices du Gaulois, et purgera la terre de ses plus cruels ennemis,

XVI

A la première vue, quelles beautés Lisbonne déploie! Son image se réfléchit dans ce noble fleuve que les poëtes gratifient inutilement d'un sable d'or. Aujourd'hui ses flots sont sillonnés par mille navires puissants depuis que l'alliance d'Albion prête son appui protecteur à la Lusitanie; nation gonflée d'ignorance et d'orgueil, qui baise et maudit la main qui s'est armée pour elle afin de la mettre à l'abri de la colère du chef impitoyable des Gaules.

XVII.

Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de cette ville, qui brille de loin d'un céleste éclat, on erre plein de douleur au milieu des objets les plus repoussants aux yeux d'un étranger; cabanes et palais sont également malpropres; les habitants croupissent dans la saleté. Nul personnage de haut on bas étage qui s'occupe de la propreté de ses vêtements ou de son linge; et, fussent-ils attaqués de la plaie d'Égypte, ils n'en donneraient pas pour cela plus de soins à leurs personnes, et n'en seraient pas plus émus.

Pauvres et vils esclaves! nés pourtant au milieu des plus nobles spectacles! — O nature! pourquoi gaspiller tes merveilles en faveur de tels hommes 9? Mais voici Cintra qui vous offre son magnifique Éden, suite variée de monts et de vallées! Ah! quelle est la plume, quel est le pinceau capable de retracer la moitié seulement de ce que l'œil découvre dans ces sites plus éblouissants pour des regards mortels, que ceux qu'a décrits le poëte qui le premier ouvrit au monde étonné les portes de l'Élysée?

XIX.

Les rochers affreux que surmonte un couvent suspendu en l'air, les liéges blancs qui garnissent les pentes escarpées, la mousse des montagnes brunie par un ciel dévorant, la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil, le tendre azur de la mer sans rides, l'orange dont l'or brille au milieu du plus beau vert, les torrents qui bondissent du haut des rocs dans les vallons, là-haut des vignes, là-bas des saules, tout cela réuni forme un spectacle plein de magnificence et de variété.

XX

Puis, gravissez lentement le sentier sinueux; tournez fréquemment la tête pour jeter un coup d'œil derrière vous et découvrir d'un point de vue plus élevé de nouvelles beautés dans le paysage; arrêtez-vous au couvent de « Notre-Damedes-Douleurs, » où des moines sobres montrent à l'étranger leurs petites reliques et lui content des légendes: ici ont été châtiés des impies; dans cette profonde caverne Honorius habita longtemps, dans l'espoir de mériter le ciel, en se faisant ici-bas un enfer.

XXI.

Çà et là, en franchissant des précipices, remarquez ces grossières croix de bois qui bordent le sentier; ne croyez pas que ce soit la dévotion qui les ait mises là, ce sont les monuments fragiles de quelque assassinat; car là où une victime est tombée en poussant un cri sous le poignard d'un meurtrier, on élève une croix formée de deux lattes vermoulues;

#### XXII.

Sur le penchant des collines ou dans le sein des vallées, on voit des châteaux où des rois ont fait autrefois leur demeure; mais aujourd'hui ces solitudes n'ont d'habitants que les fleurs sauvages qui croissent alentour. Pourtant on y découvre encore des traces d'une antique splendeur. Là s'élève le beau « palais du prince : » c'est là aussi, Vatheck 11, fils opulent de l'Angleterre, que tu te bâtis un paradis, oubliant que lorsque la richesse capricieuse a épuisé tous les efforts de sa puissance, la douce paix fuit toujours les piéges de la volupté.

#### XXIII.

C'est ici que tu habitais, c'est là que tu projetais tes plaisirs, sous la crête toujours belle de cette montagne; mais aujourd'hui, comme si c'était un séjour fatal, ton palais enchanté est aussi solitaire que toi! C'est à travers de grander herbes parasites qu'on arrive à tes salles désertes, à tes portiques ouverts; leçon nouvelle, pour le cœur de celui qui pense, de la vanité des terrestres plaisirs, dont il ne reste bientôt que des débris quand les flots inexorables du Temps ont passé par là!

#### XXIV.

Voilà ce palais où des chefs se sont assemblés <sup>12</sup> naguère! Oh! que sa vue est déplaisante aux regards d'un Anglais! Là siége, en robe de parchemin, un petit démon moqueur, coiffé du chapeau de la Folie en guise de diadème; il porte pendus à son côté un sceau et un noir rouleau où brillent des noms connus dans la chevalerie, et un grand nombre de signatures que le scélérat montre du doigt en riant à cœur joie.

#### XXV.

Ce nain d'enfer s'appelle Convention; c'est lui qui dupa les chevaliers réunis dans le palais de Marialva: il les priva de leur cervelle, si toutefois ils en avaient une, et changea en tristesse la fausse joie d'une nation. Ici, la Sottise foula aux pieds le panache du vainqueur, et la Politique reconquit ce que les armes avaient perdu. Que les lauriers croissent en

ce que les armes avaient perdu. Que les lauriers croissent en vain pour des chefs tels que les nôtres! Malheur, non aux vaincus, mais aux vainqueurs, depuis que la victoire, prise pour dupe, laisse flétrir ses palmes sur les côtes de la Lusitanie!

# XXVI.

Depuis la réunion de ce belliqueux synode, ô Cintra! ton nom fait pâlir la Bretagne; en l'entendaut, nos ministres se dépitent, et rougiraient même de honte, s'ils pouvaient rougir. Que dira la postérité d'un pareil acte? Les nations ne se moqueront-elles pas de nous, en voyant nos guerriers dépouillés de leur gloire par des ennemis battus sur le champ de bataille, et diplomatiquement vainqueurs? Le mépris ne nous montrera-t-il pas au doigt dans l'avenir?

#### XXVII

Ainsi pensait Harold, tout en gravissant silencieusement les montagnes. Ces sites étaient beaux, et pourtant il lui tardait de fuir, plus mobile que l'hirondelle dans les airs : toutefois il y apprit à faire quelques réflexions morales, car il se livrait parfois à la méditation, et la voix intérieure de sa raison lui disait tout bas de mépriser son jeune âge, consumé en caprices insensés; mais en regardant la vérité, ses yeux blessés s'obscurcissaient.

#### XXVIII.

A cheval! à cheval <sup>13</sup>! Il quitte, il quitte pour jamais un séjour de paix déjà doux à son âme; il sort de sa rêverie, mais ce n'est ni la femme ni le vin qu'il recherche maintenant. Il va, sans savoir encore où il terminera son pèlerinage; bien des tableaux variés devront passer sous ses yeux avant que sa soif de voyages soit étanchée, avant qu'il ait calmé son cœur, ou que l'expérience l'ait rendu sage.

#### XXIX

Cependant Mafra l'arrêtera un instant. C'est là qu'habitait autrefois la malheureuse reine des Lusitaniens 15; on y voyait réunies et l'église et la cour; la messe et les festins se